

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 38 (1950)
Heft: 4-6

Artikel: Le Père Girard : une grande figure de l'histoire fribourgeoise (1765-1850)
Autor: Veuthey, Léon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817228>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PÈRE GIRARD

UNE GRANDE FIGURE DE L'HISTOIRE FRIBOURGEOISE

(1765-1850)

par le Père LÉON VEUTHEY, cordelier

Le 6 mars 1850 — il y a exactement cent ans — mourait à Fribourg un religieux franciscain (Cordelier) qui avait tenu une place importante dans la vie publique de son pays et joué un rôle de premier plan dans l'avènement de la pédagogie moderne.

Le jour même de sa mort, le gouvernement de Fribourg décida que le portrait du grand éducateur serait placé dans toutes les écoles de la république et qu'on lui élèverait une statue de bronze sur la principale place de la cité. Tout le monde pédagogique européen et en premier lieu la France — dont l'Académie avait couronné du prix Monthyon l'ouvrage « *De l'enseignement régulier de la langue maternelle* », où notre pédagogue avait exposé sa doctrine — se réjouit des honneurs accordés à l'éducateur tant combattu durant sa vie, et participa à l'érection du monument.

Le P. Girard avait, de 1804 à 1823, transformé les écoles de sa ville natale et la conception de l'école elle-même. Jusqu'alors l'enseignement consistait souvent à confier des connaissances à la *mémoire* de l'élève. Le P. Girard en fit un institut de culture et de développement de *toutes les facultés de l'enfant*. Jusqu'alors on apprenait la langue par la grammaire, et celle-ci n'avait pas d'autre but, que d'enseigner la langue. Le P. Girard, au contraire, fait apprendre la grammaire par l'usage de la langue et la fait

inventer par l'élève lui-même au moyen de l'analyse de la langue parlée et écrite.

Ce faisant il bannissait l'école artificielle, morne et passive, qui ne tend qu'à la culture de la mémoire mécanique, et il revenait à l'école de la nature, celle de la mère qui n'enseigne pas la langue par la grammaire, mais par l'usage dont est déduite naturellement la grammaire. La mère n'instruit pas son enfant en le condamnant à l'immobilité et à la passivité, mais en favorisant son activité et en la dirigeant. La mère enseigne à son enfant à parler, mais non pas seulement pour enrichir sa mémoire de paroles ni pour lui apprendre seulement la grammaire, mais elle en profite pour développer l'intelligence et le cœur, la conscience et la volonté, toutes les facultés de l'enfant, en vue d'en faire un homme complet dans l'actualisation de toutes ses tendances couronnées par la tendance religieuse: l'homme complet est le saint qui a développé toutes ses puissances naturelles dans une pleine harmonie, et cela jusqu'à leur achèvement surnaturel dans la participation aux puissances divines dans le Christ.

« Le but est l'harmonie, et l'harmonie parfaite est la sainteté. » Le but final est la béatitude qui est « la pleine satisfaction des *six faces* de l'âme dans l'harmonie de leur achèvement final et de leur perfection » dans le royaume des cieux qui est « le but de nos besoins sans limites, de notre désir toujours inassouvi et de notre mystérieux amour de l'infini; désir et amour qui cherchent en vain leur but dans ce monde visible ».

La méthode maternelle.

Le P. Girard conçut sa méthode en réaction contre la passivité de l'école artificielle et de la seule culture mécanique de la mémoire; mais cette méthode il l'emprunta à la nature, à la mère: « éducatrice par nature ». C'est d'ailleurs à l'école de sa mère qu'il fit son apprentissage pédagogique. Cinquième enfant d'une famille qui en comptera quinze, il dut s'occuper très tôt de l'éducation de ses frères et sœurs plus jeunes, sous le regard et la direction de sa mère. C'est d'elle qu'il apprit à faire de l'enseignement

de la langue maternelle un moyen de culture de toutes les facultés; et lorsque, plus tard, il rencontrera Pestalozzi mettant, comme base de l'éducation, l'enseignement de l'arithmétique et des mathématiques, il y opposera la méthode de sa mère qui avait éduqué merveilleusement sa nombreuse famille au moyen de l'enseignement de la langue maternelle, pendant que les mathématiques ne peuvent que développer un aspect de l'homme en atrophiant tous les autres. « Si j'avais des enfants, dira-t-il à l'éducateur d'Yverdon, je ne vous les confierais pas, car vous ne sauriez leur démontrer comme deux et deux font quatre, qu'un fils doit aimer et respecter son père. » « Cultiver certaines dispositions naturelles et en négliger d'autres ou les étouffer, ce qui est à peu près la même chose, n'est-ce pas déformer le chef-d'œuvre de la création, troubler la belle harmonie de la nature et préparer mille maux au disciple pour inquiéter encore tout ce qui aura le malheur d'avoisiner un être incomplet et dégradé ? »

La langue maternelle, au contraire, donnera l'occasion de développer toutes les facultés pourvu de savoir y adapter les conversations, les lectures et les sujets de composition.

La méthode active.

Mais encore faut-il faire de l'enseignement de la langue maternelle un exercice de toutes les facultés et non un simple enrichissement de la mémoire. Et c'est ici qu'excelle l'esprit d'heureuse innovation du P. Girard. Il sait que les facultés ne se développent que par l'exercice, et il transforme l'école passive en école active. Il ne donne pas aux enfants une grammaire toute faite, mais il la fait inventer par eux. Il ne donne pas des solutions et des doctrines à apprendre par cœur, mais, en tous les domaines, il se contente de poser et de susciter des problèmes et il incite les enfants à en trouver eux-mêmes la solution. Ainsi s'éveillent la curiosité et l'intérêt, l'école devient vivante, l'intelligence, active par nature, se développe dans l'exercice.

L'éducateur français Rapet en félicite l'éducateur de Fribourg: « Ce que j'admire dans votre méthode, dit-il, c'est que c'est

le raisonnement qui fait tout et que l'élève y est conduit à découvrir lui-même ce que partout ailleurs on ne fait que confier à sa mémoire. Vous avez parfaitement compris la supériorité d'un enseignement fondé sur le développement de l'intelligence au lieu d'un enseignement basé uniquement sur la culture de la mémoire ». — « La mémoire, disait le P. Girard dans sa réponse, n'a rien à prendre ici où tout est pour la pensée et les inspirations du cœur que le maître excite, encourage, aide et complète; le mécanisme ici serait la mort. »

Comme il cultive l'intelligence par l'activité et l'exercice, ainsi procède-t-il pour la conscience: les enfants sont invités continuellement à se prononcer sur la moralité de leurs actes ou de ceux rapportés dans les exemples de grammaire ou dans leurs lectures convenablement choisies: — « Ceci est bien — ceci est mal; pourquoi ? » — L'exercice développe la conscience comme il développe l'intelligence; la morale comme la science n'est pas matière à imposer de l'extérieur et à inculquer de force à la mémoire, mais le résultat de l'activité intérieure qui développe des tendances mises en l'homme par la nature, par le Créateur lui-même.

Ainsi en est-il de la formation du cœur, de la formation religieuse elle-même. Le besoin de Dieu et le besoin d'amour sont ancrés dans le cœur de l'homme; il faut savoir les y développer en faisant sentir ce besoin au moyen d'exemples appropriés et de l'exemple suprême, Jésus, que le P. Girard présente dans les récits de l'Évangile comme base de l'instruction religieuse au lieu du catéchisme abstrait, hors de la portée de l'intelligence et du cœur des enfants. Ce n'est qu'après un développement suffisant de l'intelligence et de la tendance religieuse des enfants, au moyen de récits évangéliques et de leur développement intuitif que le P. Girard arrive aux formules du catéchisme auxquelles les esprits sont maintenant préparés. A ce moment « non seulement le catéchisme est compris en bonne partie, mais il est encore reçu par la conscience et par le cœur ». Ce qui, pour la vie, est de suprême importance.

L'important est de cultiver d'abord le cœur et la conscience en procédant par développement intérieur des puissances innées

et non par une illusoire imposition de principes moraux et de doctrines religieuses de par le dehors. Car si l'ultime réponse au besoin religieux est donnée par la Révélation, celle-ci ne fait que répondre aux dispositions créées en l'homme en vue de sa fin ultime. Et tout enseignement qui ne s'appuierait pas sur le développement intérieur des tendances innées, serait artificiel et sans valeur



Le Père Girard enseignant à la jeunesse.
(Couvertes de fenêtres de la sacristie de St-Nicolas.)

(Photo Civelli)

éducative. Qu'on ne dise pas que l'enfant est incapable de saisir Dieu : son besoin inné de Dieu s'éveillera en lui dès qu'on en parlera dans le langage adapté à son intelligence et à son cœur : « La mère suit les inspirations du cœur, qui ne l'enchaînent point aux objets qui tombent sous les sens. Elle a besoin du Père Céleste et d'une vie éternelle, et, poussée par ce noble besoin, elle s'empresse de parler à son élève des choses divines et futures... elle part du père visible que l'enfant a sous les yeux et qu'il aime, pour élever sa pensée et son cœur vers le Père céleste que les yeux ne voient pas,

mais que la raison, à peine éveillée, et son cœur, comme un bouton de rose qui s'entr'ouvre sous le soleil divin, retrouveront d'eux-mêmes dans leur source devant ce beau soleil qu'il fait lever tous les jours pour nous éclairer et nous réchauffer ». Ce n'est donc pas la nature qui enchaîne longuement l'enfant aux objets sensibles ; ce ne sont que nos systèmes qui osent invoquer son nom pour la contrarier dans son aimable travail et empêcher, dans le fils de l'homme, le développement de l'humanité... Celui qui, dans ses langes, appelait sa mère par ses pleurs, croyant à sa bonté bien qu'il ne la vit pas, aurait-il besoin de voir Dieu et de le toucher de sa main pour croire en lui ? »

D'ailleurs Dieu s'est rendu visible en Jésus. Et c'est finalement l'idéal que le P. Girard présente à l'enfant pour développer les plus belles tendances qui sommeillent en lui : « Le Sauveur a invité tous ses disciples à marcher sur ses traces. On n'est chrétien qu'à ce prix et ce sont des chrétiens que nous voulons former dans nos élèves ». « Former le Christ dans l'homme », tel est l'idéal de l'éducation. Et pour le réaliser, l'éducateur n'aura qu'à développer les germes posés en chacun par la création et le baptême : « Il y a dans le cœur humain, des tendances primitives qui, nées avec lui, ne périssent jamais. C'est d'elle que doit partir l'éducation pour le former sur le beau et attrayant modèle que nous avons choisi ». « Ainsi, conclut le P. Girard, la sainteté ne sera pas une idée abstraite, vague et froide comme la glace, mais elle sera une réalité vivante et une source inépuisable de vie, de merveilles, d'ordre et de beauté. »

La primauté de l'amour.

Les méthodes du P. Girard, qui avaient transformé l'école mécanique de la mémoire en vivant institut d'éducation et de formation de l'homme complet, attirèrent sur Fribourg les regards de toute l'Europe. De toute part on vint visiter ses écoles pour s'initier aux méthodes nouvelles. Des « Girardines » s'ouvrirent un peu partout en Suisse, en France, en Italie, en Russie et jusqu'en Amérique et aux Indes. A Fribourg même, la jeunesse est transformée : « On ne voit plus aujourd'hui comme autrefois cette

multitude d'enfants vagabonds ou jouant toute la journée, ou tendant une main mendicante à chaque passant, ces cohues bruyantes et tumultueuses, ces rixes et ces débats, ces indécences de tout genre, ces vols et ces larcins qui forçaient l'autorité publique à sévir même contre les enfants. Il n'y a, à cet égard, qu'une voix dans Fribourg : un changement salutaire s'est opéré ; des enfants studieux, dociles, doux, réservés et honnêtes ont remplacé les petits mutins et les fainéants de jadis » (*Pétition des pères de famille, 1818*).

Le P. Girard avait fait servir l'école et spécialement la langue maternelle à la culture du cœur et de l'intelligence, de la conscience et de la volonté. Mais surtout il avait fait aimer l'école, il avait fait aimer tout ce qui est vrai, beau et bien.

Il avait appris de sa mère que le secret de l'éducation est l'amour. Sa mère se faisait aimer de ses enfants et elle en obtenait sans effort obéissance et discipline, application et amour au travail, comme aussi l'amour à tout ce qu'elle voulait faire aimer.

Notre éducateur suivit également en ceci l'exemple de sa mère. « Rien de grand, — disait-il, — ne se fait dans le Ciel et sur la terre que par l'amour... Si vous avez à cœur le progrès de vos enfants, faites-vous aimer d'eux. »

Le Père Girard se fit aimer et il fit aimer l'école. Pendant qu'autrefois les enfants la fréquentaient en petit nombre et sous l'effet de la contrainte, c'est en foule qu'on vient au P. Girard dès qu'il apparaît à la porte du couvent des Cordeliers et qu'on l'accompagne joyeusement jusqu'à la nouvelle école. L'amour de l'étude pénètre toutes les couches de la population, jusqu'aux tout petits qui se faufilent en sourdine au milieu des grands pour participer à leur joie communicative.

La joie, la vie, l'activité, le besoin d'apprendre que le P. Girard avait su éveiller : tout attirait à son école, la faisait aimer et faisait aimer ce qu'elle enseignait. Pour la faire aimer davantage, il organise des repas en commun dans le verger du couvent, il introduit les leçons en pleine nature où les élèves acquièrent intuitivement les premières notions de géographie et des sciences naturelles. Notre pédagogue sait d'ailleurs utiliser adroitement

le spectacle des beautés de la nature pour porter à Dieu le cœur et l'intelligence de ses élèves et ainsi leur donner une formation droite et intégrale: « Tout exige impérieusement que, dans les écoles, toutes les parties de l'instruction et, en premier, l'enseignement de la langue, soient mises au service de la culture intellectuelle, et celle-ci au service de l'éducation du cœur et de la vie ». « Voulez-vous savoir comment vous pouvez rendre la conduite des enfants régulière, bonne et honnête ? Inspirez-leur des inclinations pures, bienveillantes et nobles, car nous agissons, comme nous aimons. Et ces inclinations comment les inspirer ? Familiarisez vos élèves avec les pensées qui leur correspondent dans l'esprit ; car nous aimons comme nous pensons. Ces pensées forment le cœur, et le cœur la conduite ; c'est la règle. »

* * *

« Nous agissons comme nous aimons. » Se faire aimer, faire aimer: c'est tout l'art de l'éducation, c'est le secret du succès des écoles du P. Girard. Il s'est fait aimer. Comment ? En aimant ses élèves, en aimant sa tâche. Il a fait aimer. Comment ? En donnant à son école l'aspect de la joie, de la vie, en en faisant une école active où l'enfant, au lieu d'être passif en vue d'un morne enrichissement mécanique de la mémoire, était toute vie et toute activité, étant appelé à créer lui-même son savoir par l'exercice de son intelligence et de tout son être, et, y trouvant la joie de la vie, de la création, de l'invention. Tirant ainsi tout « de son fonds », il se formait vraiment, intellectuellement, moralement, spirituellement, en actuant ses propres puissances d'être et d'agir dans la joie de devenir un homme complet, avec l'aide directive d'un maître aimé et le complément de la grâce divine, participation à l'être et à l'activité du Dieu de l'amour.

Ce terme de l'éducation en la participation au Dieu d'amour, en est d'ailleurs le fondement et le principe vivificateur puisque « rien de grand ne se fait dans le ciel et sur la terre que par l'amour ». Et l'éducation est une grande chose: il s'agit de former dans l'enfant l'homme à élever jusqu'à Dieu, à la participation de son être, de son intelligence et de son amour.